

## L'ARCHITECTURE JÉSUITE EN FRANCE : ÉTAT DE LA QUESTION ET PERSPECTIVES DE RECHERCHES

ALEXANDRE GADY, PASCAL JULIEN | UNIVERSITÉ DE NANTES ET UNIVERSITÉ DE TOULOUSE LE MIRAIL

La France constitue avec l'Italie et l'Espagne la principale «nation jésuite» de l'Europe des temps modernes. Outre les origines parisiennes bien connues du vœu de saint Ignace et de ses premiers compagnons, à Montmartre, en août 1534, on sait que l'ordre y fut implanté dès le règne de Henri II, qui reconnut par lettres patentes en 1552 la «province de France», divisée en cinq parties. L'ordre prospéra rapidement, surmonta une première expulsion en 1594, et s'épanouit au Grand Siècle avec le ferme soutien des rois Louis XIII et Louis XIV, assistés de confesseurs jésuites, dont le plus fameux demeure le père La Chaise. Lors de la seconde expulsion sous Louis XV, l'ordre comptait 108 établissements en France : 3 maisons professes (Paris, Bordeaux et Toulouse), 7 noviciats, 14 missions, 29 résidences et 55 collèges et séminaires, ce dernier chiffre attestant de l'ampleur de l'enseignement jésuite dans l'ancienne France, que concurrençaient seuls les Oratoriens [fig. 1].

Cependant, l'étude de l'architecture jésuite, qui reflète cette importante histoire, s'est longtemps heurtée en France à un contexte triplement défavorable. La première raison tient au primat identitaire des études sur le Moyen-Âge et la première Renaissance, par le biais de l'Ecole des Chartes et des grandes sociétés savantes ; ce primat a duré tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, participant à l'édification d'un patrimoine monumental qui a cimenté l'Etat-Nation, et dont témoigne le culte des cathédrales. L'intérêt pour l'architecture postérieure à la Renaissance ne s'est vraiment développé qu'après la première guerre mondiale. Ainsi, c'est en 1922 que la première chaire d'histoire de l'architecture moderne a été créée à l'université de Paris, chaire où s'illustra d'abord Henry Lemonnier, auquel succéda un historien de la *Middle Europa* : Pierre Lavedan. Parallèlement, un jeune conservateur du Louvre, Louis Hautecoeur, se lançait dans une monumentale synthèse sur la période classique, qui allait poser la base du renouveau de cette période.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Sur l'importance du personnage, on consultera BRUCCULERI, A., *Louis Hautecoeur et l'architecture classique en France - Du dessein historique à l'action publique*, Paris, Picard, 2009.

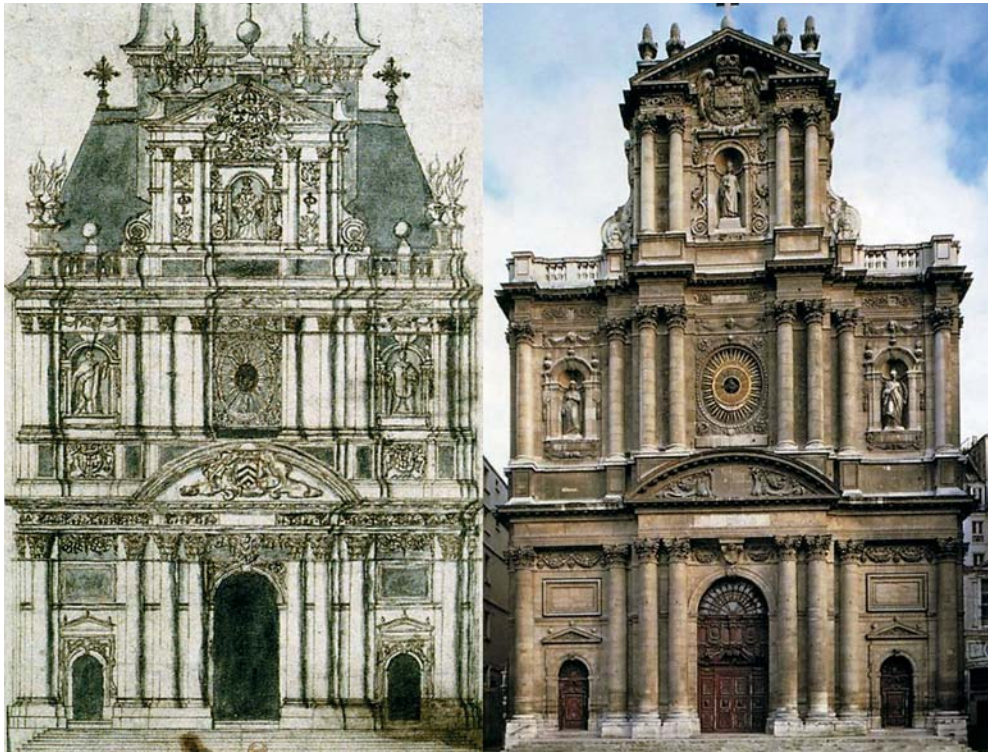


Fig. 1. Vue de Saint-Louis des Jésuites de Paris et dessin de François Derand, *Élévation de la façade de Saint-Louis des Jésuites de Paris*, plume, encre et lavis (coupé), v. 1640, Paris, Bibliothèque nationale, Estampes (Réserve).

La deuxième difficulté a tenu au désintéret non plus pour la période, mais pour l'architecture religieuse de la Contre-Réforme, qui souffrait d'un double discrédit. Stylistique d'abord: c'est une architecture de l'ostentation, bavarde et emphatique, que les Français appelleront avec mépris «style jésuite», alors même que cette expression était combattue depuis longtemps, en Italie par exemple. Politique ensuite: l'architecture religieuse des temps moderne, sur laquelle il n'existe toujours pas de synthèse française, a toujours été associée à l'Ancien Régime disparu en 1789, c'est-à-dire au monde des vaincus de la Révolution [fig. 2]. En France, la violence des passions a conduit à une forte hostilité à la chose religieuse, qui a frappé tous les domaines de la science, à la différence de l'Espagne ou, dans une moindre mesure, de l'Italie. Dans ce contexte précis, l'ordre des Jésuites est particulièrement visé, dans un double rejet fait de gallicanisme et de républicanisme mêlé. Ce rejet, qui a pu être baptisé à bon droit «jésuitophobie», a parfois touché les historiens de l'art, pour reprendre un terme de J. O'Malley.<sup>2</sup>

<sup>2</sup> Voir aussi LE ROY, M., *Le mythe jésuite*, Paris, PUF, 1992. On trouve au XIX<sup>e</sup> siècle le mot «jésuitière», l'adjectif jésuitique...



Fig. 2. Décor aux armes royales, église Saint-Louis des Jésuites, Paris.

Dans *Les Voix du silence*, André Malraux parle encore avec mépris de la «pieuse fête jésuite», qui succéderait aux vrais artistes chrétiens ! Et un dictionnaire de français en ligne reprend à l'article architecture jésuite, un texte de 1881, dénonçant *une grande exubérance de composition et une multiplication d'ornements de forme bizarre!*<sup>3</sup> Bien des jugements ont été altérés par ces «lectures», et s'il s'estompe aujourd'hui, ce sentiment n'a pas toujours complètement disparu.

Dernier problème, enfin: l'architecture jésuite s'est trouvée prise dans un débat stylistique stérile: celui du «baroque».<sup>4</sup> Cet adjectif, loin de qualifier une période comme dans l'historiographie anglo-saxonne, serait en fait un art démonstratif venu d'Italie et qui s'opposerait, en France, à un «classicisme» mieux conforme au génie national et plus mesuré dans ses effets, associé dans

<sup>3</sup> CHABAT, 1881, cité sur le CNRTL, dictionnaire en ligne du CNRS.

<sup>4</sup> MOISY, P., «Martellange, Derand et le conflit du Baroque», *Bulletin monumental*, CX, 1952, pp. 237-261.

l'esprit collectif à la figure solaire de Louis XIV. On sait l'importance du livre de Lucien-Victor Tapié, *Baroque et classicisme* dans ce domaine.<sup>5</sup> Disons-le tout net: on a perdu beaucoup de temps avec cette fausse question polluée par des problèmes identitaires –le génie français à part dans le concert des Nations– et des considérations oiseuses, touchant au «bon goût».

Etudier l'architecte jésuite en France aujourd'hui, c'est donc à la fois garder présent à l'esprit ce contexte défavorable, et pouvoir s'en détacher définitivement, en suivant une démarche scientifique et non plus mondaine ou politique. Une démarche qui permet de poursuivre selon d'autres critères la recherche d'un point de vue national mais aussi d'en proposer une vision plus large.

#### HISTORIOGRAPHIE ET ÉTAT DE LA QUESTION

La vaste synthèse de Louis Hautecoeur, *Histoire de l'architecture classique en France* (1943-1966), bien documentée, a permis pour la première fois de replacer l'architecture jésuite dans le mouvement général de l'architecture française. Les premiers tomes en ont paru entre 1943 et 1950 chez Picard, avec de nombreuses illustrations. Mais c'est un élève de Pierre Lavedan, Pierre Moisy, qui devait réaliser dans les mêmes années la thèse majeure sur le sujet, publiée en 1958 en deux volumes: *Les églises jésuites de l'ancienne assistance de France*. Très complet et puisé aux meilleures sources d'archives, ce travail envisageait la question sur le plan historique, économique, topographique et enfin prosopographique.<sup>6</sup> Il était complété d'un solide catalogue des établissements jésuites bâtis sur le territoire national. Le second volume, plus réduit, rassemblait la documentation iconographique, puisée au cabinet des Estampes dans le célèbre fonds de dessins de Martellange, étudiée parallèlement par le pasteur Vallery-Radot, qui publia son ouvrage deux ans plus tard.

Le travail de Pierre Moisy, dense et solide, était cependant entaché de deux biais: il était fortement centré sur le xvii<sup>e</sup> siècle, le plus riche en apparence, mais surtout l'approche d'histoire de l'art en était non pas absente, mais marginale. Curieusement, à moins que le paradoxe ne soit qu'apparent, le livre de Moisy ne connut pas une postérité intellectuelle qu'on pouvait attendre d'une telle

<sup>5</sup> Voir le curieux ouvrage de Pierre Bourget, *La France baroque*, qui en offre une bonne caricature.

<sup>6</sup> MOISY, P., *Les églises des Jésuites dans l'ancienne Assistance de France*, Rome, Institutum Historicum, 1958. C'est dans le même temps que fut publiée la somme fondamentale sur l'histoire des établissements jésuites, qui contient de très nombreux éléments d'architecture: DELATTRE, P., *Les établissements jésuites en France depuis quatre siècles, 1540-1940*, Rome, Institutum Historicum S.J., 1956. Sur le même sujet, DHÔTEL, J. C., *Histoire des Jésuites en France*, Paris, 1991.

somme, ne suscitant aucune suite directe.<sup>7</sup> Il laissa la place à des études locales ou ponctuelles, de qualité mais relativement peu nombreuses [fig. 3].<sup>8</sup>

Il fallut attendre les années 1990 pour voir reprendre la question, mais sous un angle neuf, à la fois plus littéraire et plus nettement lié aux arts visuels plutôt qu'à l'architecture. Les travaux de Pierre-Antoine Fabre, *Ignace de Loyola. Le lieu de l'image*, publié en 1992, comme les actes du colloque de Chantilly (1991), édités en 1996 sous le titre *Les Jésuites à l'âge baroque*, marquent ce nouveau départ, dans lequel s'inscrit la bibliographie la plus récente. En 2003, deux ouvrages sur l'art des jésuites paraissent ainsi en même temps en français: le catalogue de l'exposition du musée des Beaux-Arts de Caen,



Fig. 3. Église Saint-Vincent de Blois, conçue par les pères Martellange et Turmel.

<sup>7</sup> Des historiens de l'art ont suivi sa voie, mais pour d'autres ordres: l'Oratoire (Véronique Becdelièvre, thèse de l'École des Chartres de 1978, non publiée), les Prémontrés (Philippe Bonnet, thèse de l'École des Chartres, publiée en 1983 par la Société française d'archéologie), ou la Visitation (Laurent Lecomte, thèse de Paris-IV-Sorbonne, 2004, sous presse).

<sup>8</sup> Citons deux expositions: *Les Jésuites à Paris*, tenue en 1985 au musée Carnavalet, et celle du musée Paul-Dupuy de Toulouse, en 1991, *Expression baroque. Les jésuites aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*. En 2004, le bicentenaire du lycée Charlemagne fut l'occasion de reprendre l'étude de la maison professe (GADY, A., «De la Maison professe des jésuites au lycée Charlemagne. Topographie et architecture», dans *1804-2004. Le lycée Charlemagne au Marais*, Paris, 2004, p. 39-59). Les deux autres établissements parisiens ont été étudiés sous forme de deux Master à Paris-IV Sorbonne, en 2009 et 2010, sous la dir. de Cl. Mignot et A. Gady; LOSSERAND, Léonord *Le noviciat des Jésuites*; MATHURIN, Clémentine *Le collège de Clermont*. Les établissements de Toulouse ont été étudiés par Adriana Senard, également dans le cadre d'un Master, *L'architecture des maisons jésuites à Toulouse et les décors de leurs églises au XVII<sup>e</sup> siècle*, sous la dir. P. Julien. Certaines églises ont été étudiées à l'occasion de congrès de la Société française d'Archéologie, comme celle d'Aix-en-Provence par JESTAZ, B., «L'église des jésuites d'Aix-en-Provence», dans *Congrès archéologique de France*, 1985, Le pays d'Aix, Paris, 1988, p. 129-133; ou celle de Blois par MIGNOT, C., «L'église Saint Louis des Jésuites à Blois», *Congrès archéologique de France, 139<sup>ème</sup> session, Blésois et Vendômois*, Société française d'archéologie, Paris, 1986, p. 142-152; également, PÉREZ, M. F., «Le décor de l'église du collège du Puy», *Congrès archéologique de France, 133<sup>ème</sup> session*, 1975, Société française archéologique, Paris, 1976.

*Baroque vision Jésuite. De Tintoret à Rubens*, principalement consacré à la peinture ; et le collectif dirigé par Giovanni Sale, S.J., traduit de l'italien, *L'art des Jésuites*, publié sous l'égide de la Civiltà cattolica de Rome, qui offre une vision européenne de la question, et où l'architecte est bien représentée sous la plume de Richard Bösel. Cette approche plus intellectuelle de la vision «jésuite» dans les arts visuels du Grand Siècle a trouvé récemment une approche monographique, autour de la figure du père jésuite lyonnais Claude-François Ménestrier (1631-1705), admiré de Voltaire, à l'occasion du tricentenaire de sa mort.<sup>9</sup>

#### PERSPECTIVES DE RECHERCHE ACTUELLES

Quelles perspectives de recherche peut-on envisager aujourd'hui ? Plusieurs de ces recherches doivent se faire dans la continuité des études et thématiques antérieures, dont on est loin d'avoir épuisé les possibilités, ainsi des monographies d'édifices<sup>10</sup> ou des personnages marquants; sous cet aspect, la thèse engagée en 2008 sur l'architecte jésuite Étienne Martellange apportera beaucoup.<sup>11</sup> Mais il est également possible de considérer que de nombreuses notions, longtemps utilisées pour aborder l'architecture ou même l'art des jésuites, tellement débattues, peuvent être revisitées en fonction d'approches fondées sur de nouveaux domaines de recherche.<sup>12</sup> Ces domaines sont pour une part spécifiquement français, mais peuvent également déboucher sur une vision plus large de l'activité artistique de cet ordre.

Certains pans de la recherche «traditionnelle» restent à développer, notamment du point de vue simplement chronologique, surtout en ce qui concerne le XVIII<sup>e</sup> siècle. L'essentiel des études a porté, en effet, sur le XVII<sup>e</sup> siècle, période intense de construction jésuite, en lien avec les troubles religieux et politiques qui agitèrent le royaume et qui y favorisèrent l'expansion de l'ordre. Si

<sup>9</sup> En 2005, une exposition lui était consacrée à Lyon: *Un jésuite lyonnais, Claude-François Ménestrier (1631-1705): histoire, image et érudition*, accompagnée d'un colloque dont les actes ont été publiés sous la dir. de Gérard Sabatier, *Claude-François Ménestrier, les jésuites et le monde des images*, Grenoble, 2009. Il faut également signaler, dans le renouveau sur les questions de l'image, l'ouvrage de DEKONINCK, Rudolph *Ad imaginem, statuts, fonctions et usages de l'image dans la littérature spirituelle jésuite du XVII<sup>e</sup> siècle*, Genève, 2005.

<sup>10</sup> On manque toujours d'une étude de fond sur le collège royal de La Flèche (en dehors de celle de MOISY, P., «La chapelle du collège des Jésuites de la Flèche», *Congrès archéologique de France, Anjou, 122<sup>me</sup> session*, Société archéologique de France, Paris, 1964, p. 219-229), ou sur l'église des Jésuites de Caen, appelée «la glorieuse», par exemple.

<sup>11</sup> SENARD, A., «Un visiteur de l'Ordre» à travers la France: *Étienne Martellange (1569-1641) et l'architecture jésuite au XVII<sup>e</sup> siècle*, sous la dir. de P. Julien et Cl. Mignot, thèse en cours.

<sup>12</sup> Par exemple, la question du rapport au gothique. Voir ROSTEAU-CHAMBON, H., *Le gothique des Temps modernes. Architecture religieuse en milieu urbain*, Paris, Picard, 2003.

celle-ci atteignit alors son apogée, l'activité ne s'en trouva pas stoppée pour autant après 1700. Mais là encore joue un phénomène historiographique: l'idée persistante d'un «déclin» du sentiment religieux durant le siècle des Lumières a engendré un désintérêt disproportionné pour cette période. Plusieurs ordres religieux opérèrent alors pourtant une remise à jour systématique de leurs bâtiments conventuels. Même si les jésuites furent peu touchés directement –en raison du caractère récent de leurs installations– il y eut quand même des constructions nouvelles et des modernisations qui méritent d'être analysées, pour dépasser le jugement farce des Goncourt: *les églises jésuites du xviii<sup>e</sup> siècle ont toutes l'air de maisons à éléphants*.<sup>13</sup> Il y eut surtout, de la part d'ordres anciens comme les dominicains, les franciscains ou les bénédictins, une adaptation parfois même une reprise de solutions adoptées (et souvent déjà copiées) depuis le xvii<sup>e</sup> siècle par les jésuites, notamment en ce qui concerne la disposition et la distribution des bâtiments.

Il convient également de souligner que l'abbé Marc-Antoine Laugier (1713-1769), qui joua un si grand rôle dans les débats théoriques sur l'architecture au milieu du siècle, avec son célèbre *Essai sur l'architecture* publié une première fois en 1753, était un père jésuite. Né à Manosque, ce Provençal quitta l'ordre en 1755, mais sa formation intellectuelle fut acquise chez les pères noirs, en l'occurrence au collège d'Avignon. C'est une figure majeure, qui cache peut-être une forêt de talents secondaires et moins en lumière, qu'il faudrait étudier notamment en ce qui concerne sa formation.

Le xviii<sup>e</sup> siècle fut encore celui de l'éviction de la compagnie, forcée de quitter la France entre 1762 et 1764. Beaucoup reste à faire sur l'histoire des bâtiments à la suite de cette expulsion. Certains biens furent vendus, d'autres transmis, échangés voire confiés à des prête-noms, ce qui induisit toutes sortes de manipulations, foncières et financières. Réutilisés par d'autres congrégations, notamment pour leur vocation de lieux d'éducation, les édifices furent parfois modifiés, plus ou moins profondément. Mais ce bouleversement fut suivi d'un second, plus fondamental encore, lors de la Révolution. Saisis comme bien nationaux en 1789, les maisons professes, collèges et noviciats furent presque tous définitivement détournés de leurs fonctions, à l'exception de certains collèges. Des bâtiments furent vendus, rasés, démontés, détournés, le dépeçage fut général. Les églises et chapelles furent désaffectées, plusieurs furent détruites. Lorsque les collèges furent conservés pour leur usage éducatif, ils finirent par intégrer le système laïque et républicain et si cette vocation perdue par

<sup>13</sup> Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, Paris, année 1855, p. 222. Logiquement, les thématiques d'essence «médiévale» avaient cependant très tôt intéressé les chercheurs: SERBAT, L., «L'architecture gothique des Jésuites au XVIII<sup>e</sup> siècle», *Bulletin Monumental*, 1902, p. 84-134 et 1903, p. 315-370.

endroits de nos jours,<sup>14</sup> nombre de chapelles ne furent sauvées qu'en raison de leurs vastes proportions et beaucoup ont été transformées en dépôts ou en immenses salles de gymnastique avec même, parfois, des filets tendus devant les retables majeurs, pour les protéger des ardeurs sportives des élèves. Or, souvent, ces événements demeurent occultés, ou signalés incidemment, alors qu'ils méritent des études poussées.

Ce détournement des édifices, souvent même cette suppression, furent d'autant plus importants pour cet ordre qu'il s'était forgé une fort mauvaise réputation en raison de ses rapports avec le pouvoir –ou plutôt les pouvoirs, en vérité, qu'ils soient politiques, sociaux ou financiers. Le plus apparent de ces liens est certainement celui tissé avec la monarchie française: si les actions, en ce domaine, furent aussi discrètes qu'efficaces, il en demeure des témoignages écrits significatifs, notamment sous la plume du père Louis Richeome, qui œuvra très concrètement à consolider avec Marie de Médicis et Louis XIII les accords passés avec Henri IV à la suite de la première expulsion. Cette proximité eut des conséquences directes sur les chapelles de l'ordre, qui sont nombreuses à avoir été dédiées à saint Louis, patron de la dynastie royale, et à posséder des autels à la gloire de ce saint, dotés d'une iconographie spécifique [fig. 2]. Cela eut aussi des conséquences –mais limitées– sur les artistes employés dans certaines églises, qui purent être des artistes royaux, que ce soit des architectes comme Jules Hardouin-Mansart au Noviciat de Paris des peintres comme Simon Vouet et Lubin Baugin à Paris ou des sculpteurs comme Guillaume Coustou à Bordeaux.

Si le rapport avec la royauté est demeuré particulièrement visible, les jésuites établirent bien d'autres relations, tout aussi importantes, avec les élites du royaume, des relations qui eurent des conséquences architecturales et décoratives peu étudiées. Ainsi, si la question des donateurs qui favorisèrent l'implantation et la réalisation des établissements est parfois abordée, cela ne dépasse guère la mention de détail, alors que l'Ordre avait mis au point une stratégie très efficace, systématique, d'approche et de persuasion des bienfaiteurs potentiels. Ce «mécénat orienté» mérite d'être analysé dans le détail car il porta sur des terrains, des parcelles, des maisons, des droits, de l'argent, des dons, des legs ou des détournements souvent importants, ce qui eut des conséquences considérables. Souvent, les mêmes familles se virent autoriser à fonder des chapelles funéraires particulières dans les bas-côtés des édifices, qu'elles contribuèrent même

---

<sup>14</sup> Citons, pour Paris, les cas de la maison professe et du collège de Clermont, qui abritent aujourd'hui les lycées Charlemagne et Louis-le-Grand, nom qui remonte aux Jésuites, ou pour Toulouse le cas du Lycée Pierre de Fermat, célèbre mathématicien du XVII<sup>e</sup> siècle qui avait précisément fait ses classes chez les jésuites.



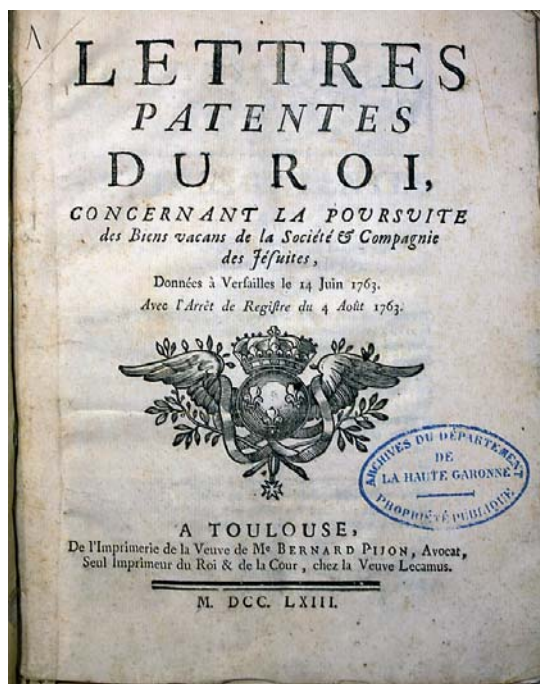


Fig. 4. Lettres patentes concernant la saisie et la vente des biens des Jésuites, publiées par le parlement de Toulouse, 1763.

à édifier, à décorer et à illuminer.<sup>15</sup> Les collèges, espace privilégié de dispensation du savoir et de l'éducation, furent un lieu de reproduction sociale ou furent forgées les élites catholiques, où l'on se constituait un réseau et où l'on commençait des carrières. Mais influencer sinon circonvenir un milieu par sa jeunesse ne fut pas le seul objectif des jésuites. L'histoire a trop souvent occulté les actions menées envers les parents, qui ne furent pas que sollicités comme fondateurs ou bienfaiteurs.

Les membres influents des franges supérieures de la population furent réunis par la compagnie au sein de congrégations mariales satellites, fruits d'une habile stratégie pastorale. Triés sur le volet, ces fidèles y étaient invités à vivre pieusement en accord avec les préceptes du concile de Trente. Ces «sodalités», partout présentes dans le royaume –de manière plus ou moins visible cependant– furent organisées en associations d'hommes et de femmes qui regroupaient des officiers royaux, des bourgeois ou des artisans et qui ont connu de plus ou moins grands développements selon les régions. Au sein de ces congrégations,

<sup>15</sup> BERTRAND, R., «Le statut des morts dans les lieux de culte catholiques à l'époque moderne», *Rives nord-méditerranéennes*, 6, 2000.

se développèrent même dans le secret des groupes plus restreints encore, les «Aa» ou les Compagnies du Saint-Sacrement qui engagèrent activement les laïcs dans la vie de l'Église. Certaines de ces associations disposèrent même de grandes chapelles, dites des Messieurs, des Nobles, ou des Artisans, qui furent construites auprès de celles des collèges et qui furent souvent très richement ornées. Si l'on a quelques lumières sur celle d'Aix-en-Provence, dont une partie des décors fut confiée à Pierre Puget,<sup>16</sup> ou celle de la maison professe de Paris, confiée au pinceau de Lubin Baugin,<sup>17</sup> la plupart des autres demeurent inconnues, alors même qu'elles furent le lieu d'expression privilégié et discret des dévotions de différents cercles des classes dirigeantes et le creuset de réseaux sociaux essentiels.

Ces chapelles, comme toutes les églises jésuites, nécessitent de s'interroger sur la question des liens entre architecture et sculpture. Dans le domaine du sacré, que ce soit pour les façades ou pour les intérieurs, les rapports entre structure et sculpture sont peu souvent abordés en tant que notion fondamentale de l'architecture, alors même qu'en matière de religion, l'essentiel est le sens, d'abord véhiculé par l'image. La statuaire, distribuée en façade, affiche la grandeur de l'Ordre par l'intermédiaire de ses saints les plus fameux, disposés dans des niches régulièrement et proportionnellement réparties sur les élévations, savamment étudiées en terme de rythme ou d'effets formels et lumineux. Un second type de sculpture vient rehausser les murs, que ce soit de classiques ornements architecturaux, des anges et têtes d'angelots ou le monogramme de la compagnie [fig. 5]. Ici encore, rien n'est laissé au hasard dans la célébration et une étude attentive s'impose pour décrypter des procédures ornementales.

De semblables questions se posent pour les décors intérieurs. Dans ce domaine-là encore, rares sont les études qui associent l'architecture d'un édifice à tout ce qui vient la parer. Une approche globale est pourtant d'autant plus indispensable que, souvent, les concepteurs de ces lieux en eurent dès l'origine une vision d'ensemble. De plus, la structure même des retables ou des clôtures, dans le chœur ou dans les chapelles, dérive de la théorie architecturale, notamment de celle de Vignole, et l'amplitude de ce phénomène reste à étudier. Là encore les pistes sont nombreuses, que ce soit celle de la correspondance entre les dehors et les dedans ou bien la diffusion de «types» au-delà du cercle des édifices de l'ordre. Or, ce fait est important car il rejoint des interrogations bien plus larges, comme peut le démontrer un cas bien précis.

<sup>16</sup> Sur les peintures et sculptures de cette chapelle, voir MARAL, A., «Des Jésuites d'Aix-en-Provence au monument Sec, l'étonnante destinée des statues de la chapelle des Messieurs», *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. 161, 2003, p. 289-321.

<sup>17</sup> Voir le catalogue de l'exposition *Lubin Baugin (v. 1610-1663). Un grand maître enfin retrouvé*, dir. Jacques Thuillier, musée des Augustins, de Toulouse, Paris, 2002.



Fig. 5. Détail de la façade de l'église Saint-François-Xavier de Bordeaux.

La mode des retables et des jubés de pierre et de marbre,<sup>18</sup> qui s'épanouit dans le Midi au cours de la seconde moitié du xvii<sup>e</sup> siècle, y fut initiée par un sculpteur originaire du Mans, Gervais Drouet (1609-1673), qui avait été formé dans la Sarthe et en Anjou à maîtriser ce type de décors, avant de se rendre à Rome où il œuvra aux côtés de Bernin et de l'Algarde. Ses retables étaient très inspirés de ceux de l'Ouest de la France dits «lavallois», développés dans la région de Laval au cours de la première moitié du xvii<sup>e</sup> siècle, avec des architectures ordonnées le plus souvent selon Vignole et avec l'emploi de colonnes, panneaux, cabochons ou pointes de diamant en marbres de couleur. Ainsi, l'immense retable que Gervais Drouet conçut pour la cathédrale de Toulouse en 1662-1667 est-il très proche, dans sa structure générale et ses ornements de détail, de celui du collège des jésuites de La Flèche, réalisé par Pierre Corbineau en 1635.<sup>19</sup> Les correspondances sont si étroites qu'elles laissent soupçonner que Drouet a pu participer à ce chantier-là dans ses jeunes années avant son départ pour Rome et son installation à Toulouse [fig. 6].

<sup>18</sup> Pour Paris, voir COUSINIÉ, F., *Le saint des saints. Maîtres-autels et retables parisiens du XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUP, 2006.

<sup>19</sup> JULIEN, P., «Gervais Drouet et le retable majeur de la cathédrale de Toulouse: l'honneur d'un sculpteur», *Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France*, 2007, p. 145-179.



Fig. 6. Juxtaposition du retable de la chapelle du collège de La Flèche (1635) et de celui de la cathédrale de Toulouse (1667).

Or, le retable de la cathédrale Saint-Étienne a souvent été considéré comme extrêmement «baroque», ce qui est justifiable si l'on s'en tient à son groupe statuaire central très expressif et aux liens évidents avec l'art du Bernin, mais le fait devient plus compliqué si l'on considère la seule architecture de cet ensemble. Celle-ci ayant des liens certains avec un décor comme le retable du collège de la Flèche, il serait facile d'opérer un raccourci totalement inapproprié et de retomber dans le cliché baroque/jésuites pour qualifier ce décor. En ce cas pourtant, à l'évidence, ce n'est pas en terme «d'art jésuite» qu'il convient de réfléchir mais plutôt en fonction de questions de goûts tout d'abord – en raison du développement de décors luxueux et pérennes, en pierre et marbre, dans la logique de la Contre-Réforme – et de personnes ensuite, en prenant en compte, pour le moins, les interconnexions très complexes entre les sources des artistes, leur formation et leurs déplacements, souvent multiples. Les transferts étaient alors incessants entre régions et pays, entre toutes formes d'art et de métiers et bien des faits peuvent plus encore brouiller les cartes: ainsi Drouet, «disciple du Bernin» travailla-t-il à plusieurs reprises pour les jésuites, à Auch, à Toulouse, à Limoges, ce qui permettrait de croire qu'il a favorisé la diffusion d'un type artistique romain issu des conceptions de la compagnie, alors que c'est l'inverse qui s'est produit: par sa manière, il correspondait à certaines des attentes de ses clients en terme de grandiose et de jeux de formes et de matières,

notamment sur un plan symbolique. La question des auteurs des décors des églises jésuites est plus complexe encore. Comme dans le cas de Vouet, Champagne, Vignon, Puget, Drouet, bien des actes retrouvés ont permis de souligner le recours à des artistes de talent, notamment pour des édifices majeurs. Mais le fait ne doit pas être généralisé. Fréquemment, le mobilier et les ornements d'une église ou d'une chapelle étaient réalisés par des membres de l'Ordre. A ce titre, l'église du collège de Rodez est particulièrement intéressante car il est possible d'identifier un nombre étonnant de frères maîtres d'œuvres, peintres, sculpteurs, charpentiers, doreurs ou menuisiers qui participèrent à la réalisation de cet édifice, de 1621 à 1645. Des frères qui ont été identifiés sur d'autres chantiers de la compagnie, ce qui laisse soupçonner des pratiques bien organisées. Ce sujet des religieux-artistes, ou artisans, est encore peu abordé, alors qu'il est essentiel pour de nombreux ordres, dont les jésuites. Mais ce questionnement autour des concepteurs et des exécutants ne concerne pas que des notions de décor, il doit également être renouvelé dans le cadre de l'architecture.

Une simple question mérite d'être posée, en guise de préambule: qui furent les architectes jésuites ? Certes, on en connaît un certain nombre, qui œuvrèrent pour l'ordre, architectes du roi et architectes locaux, ou qui œuvrèrent dans l'ordre, comme les pères Derand, Turmel ou Martellange. Ce dernier est une figure particulièrement intéressante, par la nature même de ses fonctions entre Rome et les provinces et l'étude en cours le concernant, rapportée dans le présent volume, permettra de lever nombre d'interrogations sur les pratiques et procédures de l'Ordre. Mais quelques noms connus ne suffisent pas à identifier les auteurs de la majorité des édifices de la compagnie. Pour retrouver ceux-ci, il convient de revenir d'abord sur les rapports entre les jésuites, l'enseignement et le dessin.

L'architecture ne fut pas une matière abordée directement dans les collèges jésuites, en revanche, elle faisait partie des arts du dessin qui eux, tenaient une part importante dans la pédagogie. On n'en a conservé que des preuves indirectes, comme le frontispice des thèses soutenues au collège royal Bourbon d'Aix-en-Provence à partir du dernier quart du xvii<sup>e</sup> siècle. Cette image très fournie, qui simplifie et interprète une gravure de Sébastien Leclerc, présente des élèves et des professeurs se livrant par petits groupes à la pratique des arts libéraux avec, en premier plan, l'enseignement conjoint de l'héraldique, de l'art des fortifications, des arts du dessin et des savoirs mathématiques sous forme, notamment, de jeux d'optique [fig. 7]. Ces arts du dessin furent par ailleurs largement développés par le père Dubreuil, dans son ouvrage sur *La perspective pratique*, paru à Paris entre 1642 et 1648. Comme l'indique son titre exact, *La perspective pratique nécessaire a tous peintres, graveurs, sculpteurs, architectes, orfevres, brodeurs, tapissiers, & autres se servans du dessein. Par un Parisien, religieux de la Compagnie de Jésus*, la vocation de ce traité était de rendre accessible à tous un savoir particulier, dispensé au sein des collèges [fig. 8]. Un savoir



Fig. 7. Frontispice de thèse soutenue au Collège royal Bourbon d'Aix-en-Provence, 1725, gravure de J. Coelmans, Bibliothèque Méjanes, Aix-en-Provence.



Fig. 8. Page titre de *La perspective pratique* du père Dubreuil, 1648.

allant du plus simple au plus complexe et proposant par exemple, en matière d'architecture, d'intéressants procédés de projection des élévations.

A lui seul, cet ouvrage offre de nombreuses pistes de recherche, car il a été trop négligé dans l'abondante littérature liée aux questions de perspective qui fut publiée en France durant la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Ses préceptes, volontairement très faciles à appliquer, le différencient effectivement et il est facile de reconnaître leur mise en œuvre très précise dans de nombreuses églises et hôtels particuliers, à Paris comme en province, notamment pour des peintures de plafonds ou de voûtures en trompe l'œil, pour lesquelles le père jésuite proposait de multiples solutions fondées sur la maîtrise des lignes et des raccourcis.

Dubreuil insiste tout particulièrement, dans son traité, sur l'optique, dont il expose nombre de procédés particulièrement éducatifs, car ils permettaient de rechercher des images cachées dans d'autres images, démarche qui aiguisait l'esprit critique, à la manière des emblèmes du père Ménestrier, et qui poussait à rechercher toujours l'invisible dans le visible, la présence divine dans le monde.<sup>20</sup>

<sup>20</sup> BOUSQUET-BRESSOLIER, C., «Pédagogie de l'image jésuite : de l'image emblématique aux *emblemata* mathématiques», BOUSQUET-BRESSOLIER, C. (éd.), *François de Dainville, un géographe pionnier de l'histoire de la cartographie et de l'éducation*, collection Études et rencontres de l'École des chartes 15, 2004, Paris, École des chartes, p. 143-166.

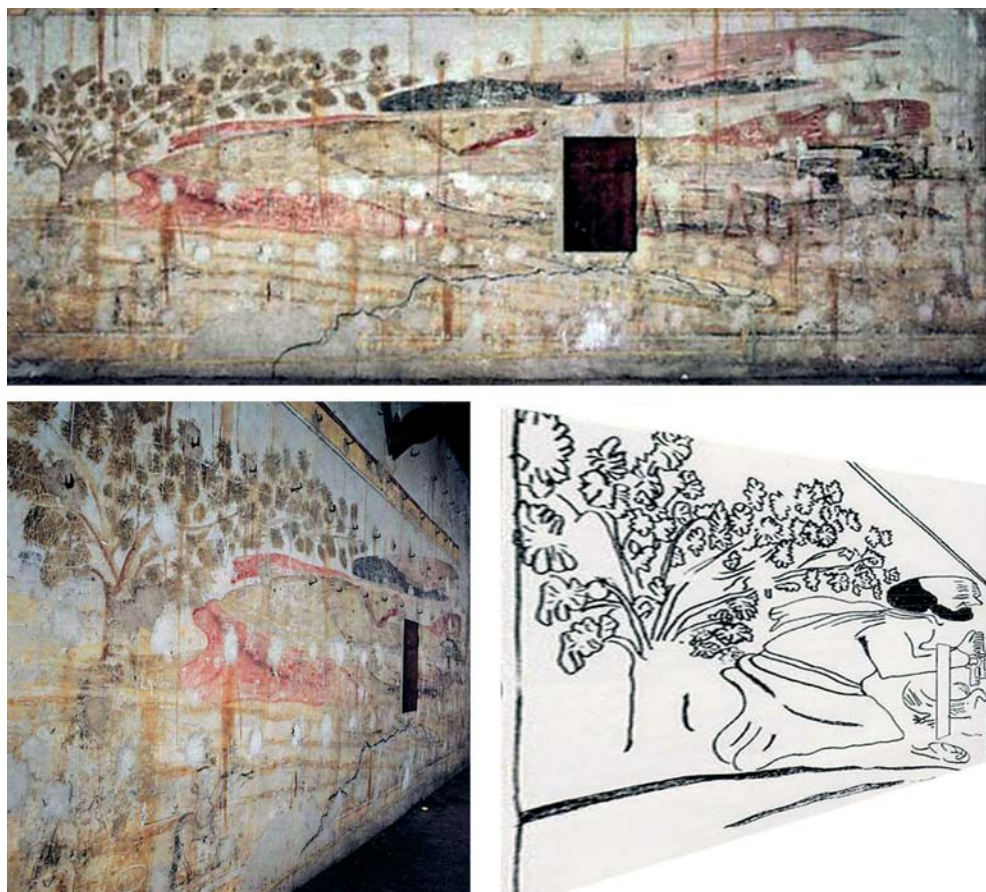


Fig. 9. Anamorphose murale du collège des Jésuites d'Aix-en-Provence. Vue frontale et vue latérale anamorphosée.

Il subsiste, *in situ*, un exemple étonnant de ces pratiques à vocation alors scientifique, dans une ancienne salle de classe du collège d'Aix-en-Provence située sur les voûtes de son église. Une immense anamorphose murale, de plus de huit mètres de long, y représente une vue étirée de Lisbonne se déroulant au long du Tage, dans un paysage de collines et de rivages, égayé de détails pittoresques et d'éléments très précis tirés de la littérature militaire consacrée à l'art des fortifications [fig. 9]. Mais lorsque l'on décentre le regard pour se prêter à une vue latérale, depuis le bord du mur, les lignes se ramassent, les édifices se tassent pour laisser apparaître un grand *Saint Pierre repentant*, agenouillé en prière, dont la barbe est constituée par le rétrécissement de la ville elle-même: sous le commun et le profane se révèle la sainteté, sujet édifiant.<sup>21</sup>

<sup>21</sup> JULIEN, P., «L'anamorphose murale du collège jésuite d'Aix-en-Provence : jusqu'à Lisbonne par la barbe de saint Pierre», *Revue de l'Art*, décembre 2000, pp. 17-26.

Plusieurs faits concordants permettent d'établir que cette anamorphose fut réalisée, au tout début du xviii<sup>e</sup> siècle, sous l'égide du professeur de mathématiques du collège, le père Saint-Just, qui dispensait également des cours de fortification, de «prise et défense des places». Là encore, il est nécessaire de prêter attention à un tel enseignement.<sup>22</sup> Ces cours de science militaire étaient très prisés des élites, ils s'adressaient à une aristocratie de l'esprit qui voyait toujours en l'art de la guerre un critère de distinction.<sup>23</sup> Ouverts au public, ils bénéficiaient d'une nombreuse assistance et ils permettaient aux jésuites de séduire plus encore les sphères supérieures de la société.<sup>24</sup>

Optique, poliorcétique, géométrie: les arts du dessin faisaient directement partie de l'enseignement et notamment de celui des mathématiques. Des recherches approfondies permettront certainement d'en mieux comprendre l'importance et les conséquences, notamment en ce qui concerne les principaux acteurs de ce phénomène: les professeurs de mathématiques. En recrutant directement parmi leurs élèves les plus talentueux, les jésuites avaient en effet constitué un corps de savants de haute qualité, qui facilitèrent même leurs missions évangéliques, dans le cas de la Chine notamment. Mais ces pères ne furent pas seulement des enseignants ou des scientifiques. Ce furent eux qui, bien souvent, furent les architectes de l'ordre, mais leur action s'inscrivant dans le cadre de leurs couvents, il en est resté peu ou pas de traces susceptibles d'alerter les chercheurs, sauf en de rares cas, tel que celui du père Mourgues.

La récente découverte du manuscrit d'un *Traité de la fortification*, écrit d'après les cours du père Mourgues, à Toulouse, a permis de relancer l'intérêt autour de ce professeur de mathématiques jésuites qui fut un expert recherché durant le dernier tiers du xvii<sup>e</sup> siècle, en France et en Italie [fig. 10].<sup>25</sup> Il participa ainsi à la navigation inaugurale du canal royal de Languedoc, en 1683 et il semble qu'il fut sollicité pour des questions d'hydrographie et d'ingénierie lors de la construction de cet ouvrage d'art. Il fit également partie, en 1695 à Rome, du

<sup>22</sup> Sur l'enseignement des mathématiques dans les collèges jésuites, voir les différentes publications de F. De Dainville, notamment DE DAINVILLE, F., «L'enseignement des mathématiques dans les collèges jésuites de France au XVI<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle (II)», *Revue d'histoire des sciences*, 1954, vol. 7, 2, p. 109-123.

<sup>23</sup> L'intérêt des jésuites pour cette sciences est marqué, entre autre, par l'ouvrage du père Georges Fournier, *Traité des fortifications ou architecture militaire*, Paris, 1661.

<sup>24</sup> Ainsi, en 1695, dans le même collège d'Aix-en-Provence *le fils de M. le Conseiller de Raoussset, après avoir été bien instruit par le P. St Just qui faisoit alors la classe des mathématiques, soutint des thèses publiques sur les fortifications dans notre salle basse avec beaucoup de succès. On avoit fait un plan de fortifications régulières en relief, qui servoit à expliquer la matière qu'on expliquoit et sur laquelle on argumentoit.*

<sup>25</sup> *Traité de la fortification pris par moy M. Vidal sous le R.P. Mourgues de la comp. de Jesus a Tolose 1709*, collection privée. Nous remercions Emilie d'Orgeix de nous avoir communiqué la teneur de ce manuscrit qu'elle a découvert et qu'elle étudie dans le cadre de ses propres recherches.



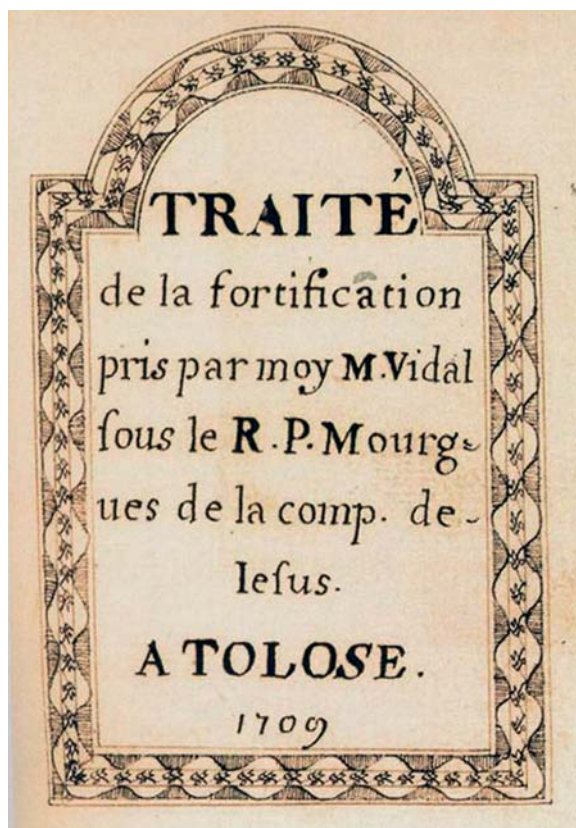


Fig. 10. Manuscrit d'un *Traité de la fortification*, 1709, collection privée.

comité constitué pour juger des projets du père Pozzo pour le retable que l'on devait élever en l'honneur de saint Ignace dans l'église du Gesù. Il fut également consulté par les capitouls de Toulouse, pour la création d'une académie royale de peinture et de sculpture dans cette ville alors même qu'à Nîmes, on sait que l'église du collège des jésuites avait été édifée selon ses plans.<sup>26</sup> Une étude plus poussée sur ses fonctions et ses actions permettra donc de faire plus de lumière sur sa personnalité ainsi que sur ce dernier élément, trop souvent occulté: les professeurs de mathématiques de l'Ordre furent souvent requis pour donner des plans d'architecture. Ce fait, fondamental, est confirmé par un document exceptionnel, qui vient compléter et renouveler de manière essentielle des sources connues depuis longtemps.

<sup>26</sup> VERDIER, T., «Matthieu de Mourgues un père jésuite au service de l'architecture sous Louis XIV», dans *Mélanges offerts à Gérard Cholvy*, Presses de l'Université Montpellier III, 2003, pp. 616-625. Une étude poussée est d'autant plus nécessaire que subsistent certains problèmes d'homonymie autour de ce professeur de mathématiques.

*Le recueil de plans d'édifices de la compagnie de Jésus conservé à la Bibliothèque nationale de Paris*, publié en 1960 par Vallery-Radot, est un ouvrage sur lequel a été fondée une grande partie des études architecturales relatives à cette compagnie.<sup>27</sup> Ces dessins, plans et fragments, au nombre de 1222, qui se rapportent à plusieurs centaines d'édifices des diverses Assistances jésuites, datent en majorité de la fin du xvi<sup>e</sup> siècle et de la première moitié du xvii<sup>e</sup> siècle. Ils sont entrés au Cabinet des Estampes dès 1788, sous la forme d'un recueil en cinq volumes intitulé *Piante de diverse fabbriche*. Auparavant, ils avaient été achetés à Rome par le bailli de Breteuil. Jacques-Laure Le Tonnelier de Breteuil (1723-1785), dit le bailli de Breteuil, était chevalier de Malte et fut ambassadeur de son ordre à Rome, de 1758 à 1777. Grand amateur, collectionneur, il affectionnait les arts et succéda même en 1780 à l'architecte Soufflot comme membre libre de l'Académie royale de peinture et de sculpture de Paris. Ce fut dans le cadre de ses fonctions d'ambassadeur que l'année même de la suppression de la compagnie de Jésus par le pape Clément XIV, en 1773, le bailli de Breteuil acheta ces différents volumes à Rome: *Recueil en 5 volumes in folio acheté au Collège romain en 1773 par S.E. Mgr le bailli de Breteuil, Ambassadeur de Son Ordre près le saint-Siège, contenant tous les plans originaux des maisons, églises etc. Qui appartenoient à la Société de Jésus avant leur abolition*. L'importance de ces documents n'est plus à démontrer, ils ont permis d'éclairer l'histoire de nombreux édifices jésuites et ils ont servi à bâtir plusieurs théories sur les procédures de l'Ordre en matière d'architecture. Toutefois, ces plans offerts aux chercheurs étaient demeurés incomplets.

Le bailli de Breteuil, en effet, avait acheté un autre document, un sixième volume longtemps resté inconnu, qui n'a pas été mis en relation avec les cinq autres alors même qu'il en était l'indispensable complément. Ce volume est intitulé: *1773 - Recueil de 311 Lettres, Mémoires, Observations Sur les Plans des maisons des Jésuites de toute la Chrétienté, écrites et rédigées par leurs plus fameux Professeurs de Mathématiques ; et analogues aux cinq volumes in folios des plans et desseins de toutes leurs maisons. Le tout acheté par S. E. M. le Bailli de Breteuil ambassadeur de son ordre près le S. Sièg. Au collège des ci-devant jésuites après leur abolition* [fig. 11]. Ce recueil de lettres a été séparé des plans et, par les aléas de l'histoire, se trouve aujourd'hui conservé à la *National Library of Malta*, à La Vallette.<sup>28</sup> Il regroupe 311 lettres, essentiellement écrites en latin, italien, français et espagnol, qui couvrent 481 folios.<sup>29</sup>

<sup>27</sup> VALLERY-RADOT, J., *Le recueil de plans d'édifices de la compagnie de Jésus*, Paris, 1960.

<sup>28</sup> National Library of Malta, La Valette, Ms 157.

<sup>29</sup> Ce recueil a déjà été signalé et utilisé par des chercheurs. IAPPELLI, F., «Una nuova fonte di documenti: I 311 manoscritti del volume 156 della National Library di Malta», dans PATTETA, L. et DELLA TORRE, S. (éd.), *L'architettura della Compagnia di Gesù in Italia XVI-XVIII secolo*, *Atti del convegno*, Milano, Centro

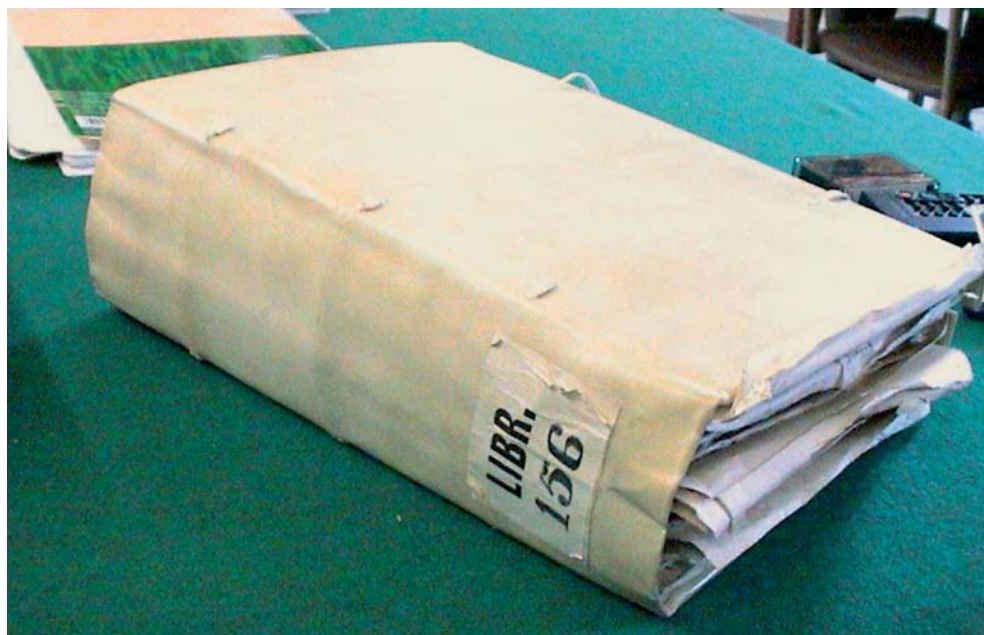


Fig. 11. Recueil des Lettres, Mémoires, Observations Sur les Plans des maisons des Jésuites de toute la Chrétienté, National Library of Malta.

L'intitulé des lettres du recueil de Malte est explicite : elles correspondent toutes, une à une, aux plans des églises, collèges, noviciats et autres édifices des jésuites rassemblés dans les recueils conservés à Paris et elles furent toutes *écrites et rédigées par leurs plus fameux Professeurs de Mathématiques*. Chaque lettre accompagnait ainsi à l'origine un ou plusieurs plans, avec des renvois souvent codés entre les paragraphes et des parties de ces plans. Elles sont très diverses, certaines sont des projets expliqués, d'autres des modifications, d'autres des explications, des justifications, des solutions... Plusieurs ont été rédigées par le père Martellange mais en majorité elles ont été écrites par des pères jésuites dont il faut vérifier l'identité et les fonctions.<sup>30</sup> Toutes expliquent les plans et se rapportent à la procédure de regard porté par les instances supérieures de l'ordre sur l'aménagement des établissements des provinces. Elles confirment la réalité de ce contrôle ainsi que sa portée et sa complexité et

Culturale S. Fedele, 24-27 ottobre, 1990, Genova, Casa Editrice Marietti, 1992, pp. 35-40. Fustr, U., «The impact of Jesuit Churches on ecclesiastical Architecture in southern Germany», dans *L'architecture religieuse européenne au temps des réformes*, Paris, 2009, p. 9-23.

<sup>30</sup> Une première étude de ces lettres, notamment de celles qui concernent l'activité de Martellange, a été confiée à Adriana Senard dans le cadre de ses recherches de doctorat d'histoire de l'art, sous la dir. de Claude Mignot et Pascal Julien.

poussent à étudier très attentivement la personnalité de leurs auteurs afin de vérifier l'ampleur de l'investissement des professeurs de mathématique dans le domaine architectural. Par leur raison d'être comme par leur teneur, elles ouvrent de manière considérable le champ de la recherche.

Les perspectives que confirment, mais aussi que suggèrent les quelques notions et documents précédemment évoqués, sont nombreuses. Elles peuvent permettre, en changeant d'angle de vue, en anamorphosant des sujets déjà tant regardés, de proposer d'autres lectures, de renouveler le sempiternel questionnement sur l'art des jésuites qui doit d'abord être perçu dans une histoire générale de l'architecture avant de pouvoir être confirmé, infirmé ou précisé dans ses spécificités. Pour ce faire, il est évident qu'il faut envisager des investigations communes entre chercheurs de différents pays, notamment pour des documents aussi exceptionnels que les recueils de lettres et de plans. Seule une coopération internationale permettra d'obtenir de véritables résultats, aux conséquences multiples sur un patrimoine existant encore en grande partie dans plusieurs pays. Car les perspectives de recherche ici évoquées confirment un fait évident mais encore trop peu pris en compte : les jésuites étaient sans frontières, et c'est de même qu'il faut les étudier.